

# USC Shoah Foundation Visual History Archive

*Our mission is to develop empathy, understanding, and respect through testimony*

## **Leading Change Through Testimony**

The Institute currently has more than 55,000 video testimonies, each one a unique source of insight and knowledge that offers powerful stories from history that demand to be explored and shared. The testimonies are preserved in the Visual History Archive, one of the largest digital collections of its kind in the world. They average a little over two hours each in length and were conducted in 65 countries and 43 languages. The vast majority of the testimonies contain a complete personal history of life before, during, and after the interviewee's firsthand experience with genocide. <https://sfi.usc.edu/>

Copyright: Mélanie Péron acknowledges the USC Shoah Foundation for allowing her to transcribe into French and to translate into English parts of the testimony of **Micheline (Bellair) Cahen** (interview [27330](#)). For more information: <http://sfi.usc.edu/>



Credit: <https://yadvashem-france.org/dossier/nom/3831/>

*Micheline Cahen, assistante sociale au camp de Beaune-la-Rolande à l'été 1942, décrit le départ des internés dans les wagons à bestiaux en direction de Drancy puis les camps d'extermination.*

### Cassette 1

Début – 18:05

Interviewer: Donc comment vous êtes arrivée à vous trouver dans le camp de Beaune-la-Rolande ?

Micheline: Et bien parce que la préfecture de la Seine, dont je faisais partie en dirigeant les centres d'hébergement de Paris et de la banlieue, m'a envoyé un ordre de mission pour aller à Beaune-la-Rolande faire du service social, entre guillemets probablement car, hélas, on ne pouvait pas grand chose, que parler.

Interviewer: Et qu'est-ce que vous avez trouvé en arrivant ?

Micheline : Et bien en arrivant, j'ai trouvé la moitié de ceux qui avaient été arrêtés au Vel' d'Hiv', l'autre moitié étant dans un camp plus loin, à Pithiviers. Et j'ai trouvé toutes ces personnes sur la paille, ne comprenant vraiment pas ce qui leur arrivait. Il y avait des médecins, des avocats ou des fourreurs, des marchands de chaussures, tout mélangé, les hommes, les femmes, les enfants, les bébés, tout était dans différents stands et dans la paille.

Interviewer : Et ils venaient d'où ?

Micheline : Ils avaient été pris au Vel' d'Hiv', c'était Paris, la région parisienne.

Interviewer : Et ensuite, transférés à Beaune-la-Rolande. Et comment était organisé le camp ?

Micheline : Bien le camp n'était pratiquement pas organisé. Il y avait... si, il y avait des militaires, des gendarmes sur chaque mirador. On était bien surveillés. On pouvait pas sortir. Moi-même avec mon laissez-passer... Nous

n'étions que deux personnes, une croix-Rouge et moi-même en tant qu'assistantes sociales. Deux personnes pour s'occuper de cette centaines de personnes en détresse.

Interviewer : Et le camp était entouré de barbelés ?

Micheline : De barbelés, oui. Tout le tour avec des miradors à tous les coins.

Interviewer : Et qui est-ce qui gardait le camp ?

Micheline : En principe, la Gendarmerie Française mais manifestement, il y avait quelques Allemands pour les surveiller. Par exemple, le jour où on a emmené les femmes, en principe sur Drancy mais on a vu que ce n'était pas vrai, l'une de ces dames qui était la femme d'un grand médecin – qui m'avait aidée pour le peu qu'elle pouvait faire, c'est-à-dire elle aussi réconfortait les personnes, elle s'occupait d'un enfant, organisait un petit groupe de jeux pour les petits , etc. – et quand elle a été appelée aussi, avant qu'elle franchisse les barbelés de la cour intérieure, je lui ai serré la main. A ce moment-là, j'ai reçu un coup de matraque sur le bras. Il ne marche plus.

Interviewer : Mais qui est-ce qui vous a frappée ?

Micheline : Un gendarme français. A moins que ce soit un Allemand déguisé, j'ai jamais voulu le savoir. J'avais osé donner la main.

Interviewer : Donc quel était votre travail à l'intérieur du camp ?

Micheline : On ne pouvait rien faire d'autre que de parler, encourager, répéter inlassablement "C'est un mauvais passage. Ca va se passer. La France, c'est la France, elle va pas accepter ça." Qu'est-ce que vous voulez dire ? Et puis, essayer d'inventer des jeux pour les enfants mais on n'avait rien, ni un papier ni un crayon. La plupart des personnes avaient été emmenées comme ça, sans rien prendre.

Interviewer : Donc quand vous êtes arrivée, il y avait des hommes, des femmes et des enfants ?

Micheline : Oui, il y avait de tout. Toute la famille.

Interviewer : Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ?

Micheline : Alors on a commencé par appeler tous les hommes un matin et les faire passer dans la cour intérieure devant le camp, cour avec des barbelés etc. Et des gendarmes postés à tous les coins. Et les hommes, sachant pas ce qui allait leur arriver sont restés là toute la journée en plein soleil. Les femmes les appelants, les enfants criant "Papa, viens !" Et, à la nuit, car ils faisaient toujours ça à la nuit, ils les ont emmenés à la gare. Mademoiselle de La Chapelle, de la Croix-Rouge, et moi nous avons suivi. On a vu qu'on les mettait dans des wagons à bestiaux. Et les gendarmes qui convoaient, car c'était toujours les gendarmes, nous ont dit "On les emmène à Drancy." On en est restées là. On a vu les wagons à bestiaux partir et voilà. Et nous avons su par la suite qu'effectivement ils avaient rejoint Drancy et expédiés ensuite travailler en Allemagne.

Interviewer : Et qu'est-ce qui est arrivé avec les femmes et les enfants ?

Micheline : Alors malheureusement, j'ai oublié de vous signaler que ce qu'ils entendaient par homme c'était à partir de 18 ans les garçons. Alors, les femmes étaient restées avec les enfats, de bébés à [17 ans]. Et une autre fois, deux ou trois jours après les hommes, ils ont appelé toutes les filles entre 15 et 18 ans qui étaient restées là. Et les mères hurlaient. Les filles aussi. Ca se passait toujours dans la cour, à l'air libre mais derrière les barbelés. Ils ont dit aux mères pour les faire taire : "Elles vont rejoindre leurs pères. Elles feront la nourriture. Elles s'occuperont des affaires de leurs pères." Ce qui était à moitié plausible et qui a calmé un peu les mamans. Mais, une semaine après, on a appelé les mamans avec tous les enfants capables de circuler seuls jusqu'à à peu près des

4-5 ans, 6 ans. De nouveau une journée de plein juillet sous le soleil et de nouveau une descente dans la nuit jusqu'à la gare. On avait l'impression qu'ils ne voulaient pas que les gens du pays voient.

Interviewer : Et quand ils allaient à la gare, ils partaient à pied ?

Micheline : Oui, bien sûr. A pied.

Interviewer : Et vous les avez accompagnés ?

Micheline : A chaque fois, oui. A chaque fois, c'était des adieux terribles. On avait l'impression, du reste une des mamans nous l'a dit – "J'ai l'impression en vous serrant la main que je quitte la France." Et c'est vrai, nous avons cru comprendre par la suite, aussi bien l'UGIF que toutes les organisations juives, qu'elles avaient été envoyées directement dans les crématoires avec leurs enfants. Alors, il nous restait, sur la paille, les bébés et puis les petits de 2-3-4 ans. Et aucun moyen matériel valable pour s'occuper d'eux. C'était toute une histoire pour avoir un biberon ou on leur servait des repas qu'ils n'étaient pas capables de prendre tout seuls ou c'était des morceaux de viande à découper, etc. Il aurait fallu être dix ou quinze pour pouvoir s'en occuper correctement, et les faire jouer aussi, leur faire oublier le départ de leurs mamans.

Interviewer : Et vous étiez combien à ce moment-là ? Combien comme assistantes ?

Micheline : Comme assistante, j'étais toujours toute seule avec la Croix-Rouge.

Interviewer : Donc, vous n'étiez que deux.

Micheline : On n'était que deux.

Interviewer : Et il y avait combien d'enfants à ce moment-là ?

Micheline : 75-80 peut-être, des petits.

Interviewer : Et qu'est-ce qu'ils sont devenus ces enfants ?

Micheline : Ils sont partis eux aussi en wagons à bestiaux. Et d'après les informations que nous avons eues, on s'est débarrassés d'eux tout de suite.

Interviewer : Combien de temps après les mères ?

Micheline : 2-3, 3-4 jours. Tout se suivait à petit intervalle. Et quand les mères étaient à attendre avec leurs plus grands dans la cour, c'était affreux d'entendre les mères appeler leurs petits, les petits appeler leurs mamans. On ne peut pas le décrire. Enfin quand on l'a vécu, c'est épouvantable. Et j'ajouterai même quelque chose, c'est que lorsque le camp a été vidé, on l'a fermé. Donc Mlle de La Chapelle, à la Croix-Rouge, et moi sommes allées prendre le train pour rentrer à Paris. Et dans le train, c'était un dimanche, c'était des délires de joie. Tous, tous les gens qui étaient là chantaient. C'était des Parisiens qui étaient allés dans la famille en province, en Normandie et qui étaient heureux et qui faisaient voir qu'ils rapportaient un poulet, du cidre, etc. C'était débordant de joie, ce wagon ! Inutile de vous dire que nous étions écrasées, toutes les deux. Et quand on est arrivées à Paris, en descendant de la gare, voir attablées des Françaises avec des officiers allemands, ça nous a aussi fait un effet. En pensant à ce que nous venions de vivre (*elle soupire*). Voilà.

Fin- 28:22